

NOTICE SUR LE BEY D'ORAN,

MOHAMMED EL. KEBIR.

(Voir le n° 5 de la *Revue*. p. 403 et suivantes.)

Sous le règne de Moulai Mohammed, un de ses fils nommé *Moulai A'bd er-rahman*, ayant à se plaindre de son père, vint demander asile au Bey de Mascara qui l'accueillit avec tous les honneurs dus à son rang.

Plus tard, en 1201 (1786), Moulai Yazid, frère du précédent, passa à Mascara pour se rendre en pèlerinage à la Mecque; le Bey traita magnifiquement le futur empereur du Maroc, mit à sa disposition le palais du *Bestan* (jardin), et exerça envers lui une hospitalité splendide.

A la mort de Moulai Mohammed, Moulai Yezid, son successeur, exerça contre toutes les créatures de son père des rigueurs inouïes : il en fit périr un grand nombre, d'autres cherchèrent à se soustraire par la fuite à sa fureur. Parmi ces derniers était un de ses proches nommé *Ben-Khadda*. Ce personnage trouva également à Mascara non-seulement un refuge, mais encore toutes les commodités d'une grande existence, somptueux logement, provisions de bouche de toute sorte, esclaves des deux sexes, enfin tout le confortable qu'il pouvait désirer.

Un Khalifa du Bey de Titeri, ayant eu des démêlés avec son maître, eut aussi recours à Mohammed qui l'accueillit, et lui donna un commandement dans la province.

Un fils d'un Bey de Constantine avait été forcé par des circonstances malheureuses de fuir à la hâte de son pays. Ce personnage nommé *H'assan-Pacha* se réfugia à Tlemcen; le Bey Mohammed subvint largement à tous ses besoins, et plus tard il intercêda avec succès auprès du Dey pour que sa famille eût l'autorisation d'aller le rejoindre.

Il me reste maintenant à parler de la lutte que le Bey Mohammed engagea contre les Espagnols d'Oran. Son heureuse étoile lui réservait l'honneur insigne, aux yeux des Musulmans, de contribuer puissamment à la reddition de cette place. Si, dans ces circonstances, le Bey dut la majeure partie de son triomphe aux événements extérieurs, c'est-à-dire à l'ébranlement général occasionné en Europe par la révolution de 89 et qui força l'Espagne à négliger ses affaires d'Afrique pour concentrer chez elle toutes ses

forces, je vois encore ici un éclatant témoignage de la constante faveur de la fortune à l'égard du Bey.

Avant de commencer le récit des divers accidents de la campagne d'Oran, je ne crois point hors de propos de consigner ici quelques renseignements qui se rattachent à l'histoire de cette ville. Je me suis promis de faire entrer dans mon cadre des détails peu connus encore sur les choses et les hommes d'un pays que nous possédons aujourd'hui.

Ibn Khalican fixe l'orthographe du nom d'Oran (Ouahran); il s'écrit, dit-il, avec un *fath'a* sur le *ouaou*, un *soukoun* sur le *ha*, puis un *ra* marqué d'un *fath'a* et suivi d'un *élif* et d'un *noun*. C'est, ajoute-t-il une grande ville du *Mar'reb* mitoyen qui a produit un grand nombre de savants.

Es' S'afdi fixe l'époque de sa fondation en l'année 290 (902).

On lit dans le commentaire de la *Qasida* d'*El H'alfdoui* : « Oran fut fondée par les rois des *Mar'adoua*. L'islamisme y fut florissant jusqu'en l'année 914 ou 915 (1508-9). A cette époque, les Espagnols l'enlevèrent à *Guelmous*, un des derniers rois de la dynastie des *Abd el Quad*. On lit dans *Ibn Khaldoun* : « *Mohammed ben Abi Aoun* et *Mohammed ben Abdoun*, arabes de la péninsule Ibérique du temps de la dynastie *Ommiade* d'Espagne, vinrent s'établir à Oran et y exercèrent pendant sept ans l'autorité du consentement des *Beni Mesguen* pour le compte des khalifes d'Espagne. Lorsqu'*Obeid Allah el Mahdi* fonda la dynastie des Chii'tes en Afrique, il s'empara de *Tahart* et y établit comme gouverneur *Douás ben Soulát el Katami*. Ensuite, il excita les Berbères contre Oran. Ceux-ci s'entendirent avec les *Beni Mesguen*, prirent Oran en l'année 297 (909) et le livrèrent aux flammes. *Mohammed ben Abi Aoun* prit la fuite et se réfugia auprès de *Douás* qui le rétablit bientôt dans son gouvernement après avoir relevé la ville de ses ruines. »

La version d'*El Bekri* diffère en certains points de la précédente. Selon lui (d'après la traduction de M. Quatremère), Oran fut fondé par *Mohammed ben Abi Aoun* et *Mohammed ben A'bdoun*, négociants arabes de la péninsule Ibérique qui fréquentaient *Mers el Kebir*. D'après un contrat conclu entre les *Nefza* et les *Beni Mesguen* qui faisaient partie des *Azdadja*, ces navigateurs s'y établirent en 290 de l'hégire et y résidèrent jusqu'en 297. A cette époque, les Berbères vinrent attaquer Oran pour venger un meurtre commis par les *Beni Mesguen*, ils coupèrent l'eau qui alimentait la ville et poussèrent vivement le siège. Les *Beni Mesguen* s'échappèrent de nuit et

se réfugièrent chez les *Azdadja*, Oran fut pris et détruit. L'année suivante, au mois de cha'bân 293, Abou H'amid Douas où, suivant d'autres, *Daoud ben Soulab* rebâtit la ville et y rétablit *Mohammed Abi ben A'oun*. El Bekri ajoute qu'en l'année 343 (954), le 16 du mois de djoumada, *Fali ben Mohammed*, de la tribu des *Jafzoun*, attaqua les *Azdadja* sur une montagne appelée Guider (l'orthographe est incertaine), les mit en déroute, prit et brûla Oran et en transporta la population. A cette époque, il y avait tout près d'Oran un village dont les habitants étaient d'une taille prodigieuse.

Du temps des rois Lemtouniens, connus sous le nom d'Almoravides, il existait, sur une hauteur en face d'Oran, un de ces établissements à la fois religieux et militaires nommés *Ribath*. Ce couvent occupait une position qu'on appelait alors *S'olb el Kelb* (le Roc du Chien) et qui est restée célèbre pas la mort du dernier des Almoravides, Tachfin ben Ali ben Youssef ben Tachfin, le Lemtounien. Voici ce qu'on raconte de la catastrophe qui lui coûta la vie.

Ali avait envoyé son fils Tachfin avec une armée pour s'opposer aux progrès si rapides du fondateur de la dynastie des Almohades, le fameux *Abd el Moumen*. Tandis que ce prince tâchait d'accomplir la mission à lui confiée par son père, Ali vint à mourir. Tachfin comprit alors que rien ne pouvait plus s'opposer au triomphe du rival de sa maison et que c'en était fait de la puissance des Almoravides. Il prit le parti de se retirer à Oran. S'il était forcé dans ce dernier refuge, il espérait pouvoir passer de là en Andalousie. Le 27 du mois de *Ramadhân* de l'année 589 (1144), Tachfin sortit d'Oran et gravit le *Solb el Kelb* pour aller assister dans le *Ribath* aux lectures solennelles du Coran et aux exercices religieux pratiqués pendant ce mois vénéré. Or, *Abd el Moumen* avait déjà envoyé contre Oran une division de son armée, et, depuis le 16, les troupes qui la composaient étaient arrivées devant la ville. Lorsque l'on apprit au camp que Tachfin s'était ainsi aventuré loin des siens, une attaque fut immédiatement tentée contre le *Ribath*. Bientôt la porte du couvent fut incendiée. Tachfin, pressé par le danger, s'élance à cheval et se précipite à travers les flammes. Il s'échappe; mais le coursier, trop vivement pressé par l'éperon, s'emporte et, dans sa course furieuse, il n'obéit plus au frein qui veut le retenir. Bientôt Tachfin est précipité dans un ravin et trouve la mort au fond de l'abîme. Pendant ce temps-là, le *Ribath* était pris et saccagé et tous ceux qui s'y trouvaient passés au fil de l'épée avant que la garnison d'Oran pût être informée de ce qui se passait.

A la nouvelle de cet événement, Abd el Moumen accourut à Oran et changea le nom de *Solb el Kelb* en celui de *Solb el Fath'* (Roc de la Victoire).

Les auteurs arabes s'accordent à dire qu'Oran a produit un grand nombre de personnages illustres par leur sainteté et leur savoir. Je citerai les plus en renom.

Ibn Khalican, dans son ouvrage biographique, mentionne à l'article *Mohammed*, le Sid Abou Abd Allah *Mohammed el Ouahrani*, surnommé *Rokn Eddin* (la pierre angulaire de la religion). Ce personnage se rendit en Egypte, du temps du sultan Saladin, fils d'Aïoub. Ce prince l'investit des fonctions de *Khatib* dans la banlieue de Damas. Il exerça ces fonctions pendant longues années et sa réputation fut grande dans le pays. Il mourut en l'année 557 (1161).

On lit dans l'ouvrage d'*Abou Abbas el R'obrini* intitulé *Anouan el Derâia* (le spécimen de la science) qui traite des savants de Bougie : « Au nombre des savants qui ont illustré Bougie, on compte le cheikh, le pieux, le juste, le moral, le jurisconsulte éminent *Abou Temim*. Il vint d'Oran se fixer à Bougie où il se livra à l'enseignement de la morale et de la religion. »

Ibn Bechkoual, dans son livre sur les personnages de l'Andalousie, cite le cheikh *Abd er-Rahmân ben Abd Allah ben Khaled el Hamdâni* qui était oranais. Son prénom était *Abou 'l Cassem*, on l'appelait communément *Ben el Kharvâz* (le fils du ravaudeur). Il fut célèbre par sa sainteté et son détachement des choses du monde. Il lui arriva, à Bagdad, une aventure qu'il a ainsi racontée lui-même : « Une vieille femme m'accosta, et, après avoir jeté un regard presque de compassion sur mes vêtements râpés, par Dieu ! me dit-elle, vous allez m'apprendre d'où vous êtes ? Lorsque, je lui eus répondu que j'étais du *Mor'reb*, elle fit un geste d'étonnement et ajouta : Quel est donc le motif qui vous amène ici de si loin ? — C'est, répondis-je, le désir d'acquérir la science. — Vraiment ! reprit-elle, c'est là le seul motif ? — Une seconde affirmation de ma part finit par la convaincre. Alors, la vieille femme étendant à terre un manteau qu'elle portait sous le bras, « Puisqu'il en est ainsi, ô mon fils ! s'écria-t-elle, je t'en supplie, foule un moment ce manteau sous tes pas, et secoue sur lui la poussière de tes pieds ; je le garderai ainsi désormais pour qu'il soit mon linceul à ma dernière heure. Si un si noble désir t'a fait venir en Orient de l'extrémité du couchant, tu es véritablement du nombre de ces élus à qui le paradis est destiné. Le Prophète n'a-t-il pas dit de ses demeures :

elles sont réservées indubitablement à ceux dont les pieds sont devenus poudreux dans le sentier de Dieu . . »

Les deux plus grandes célébrités d'Oran, sous le rapport de la sainteté et du savoir sont le ouali (saint) Sidi Mohammed el Houâri et son disciple le ouali Sidi Ibrahim et Tâzi.

Ibn S'a'd, d'après des renseignements donnés par *Ibrahim et Tâzi* établit ainsi la généalogie du premier. Il s'appelait *Mohammed ben Omar ben Osman, ben Menia ben Aiâcha ben A'kacha ben Siied en Nâs ben Amin en Nâs el R'iâri el Ma'zâoui*, il est généralement connu sous le nom d'*El Houâri* ; il appartient d'origine à la grande tribu berbère des *Houâra*, descendants d'*Houâr*, fils de *Aourir* fils de *Bernes* fils de *Berber*. Une fraction de cette grande tribu s'établit dans le Morreb du milieu et occupa le pâté montagneux connu sous le nom du *Djebel Houâra*. Des villes et villages qu'ils habitaient, il ne reste guère que *El Gala'a ed Deba*, le *Medcher* (village cabile) des *Metràta* et celui de Sidi Abou Amrân ech-Cherif nommé le *Medcher de Teliouânet*.

Mohammed el Houâri obtint de Dieu, à un degré éminent, les dons et les vertus qui constituent la sainteté (el oulâta). Il était fervent dans la prière, rigoureux observateur du jeûne, noble et largement généreux ; il aimait les hommes pieux, leur prêtait son appui et les environnait de son respect ; jamais il ne franchit les limites établies par la loi du Prophète ; il se montra toujours continent et détaché des choses mondaines ; ses actions furent toujours aussi élevées que son savoir, si éminent. A l'âge de dix ans, il savait déjà par cœur le Coran et avait acquis par cela même le titre de *H'âfed'*. A peine adolescent, il possédait la sagesse et marchait dans son sentier, dirigé par le guide tout-puissant. Il se rendit à *Kelmitou* pour y visiter un ouali éminent parmi les saints de Dieu et obtenir en sa faveur l'intercession de ses prières. Le ouali appela sur lui les bénédictions divines, afin qu'il pût être compté au nombre de ceux qui marchent dans la droite voie. Après s'être séparé du saint vieillard, *Mohammed el Houâri* parcourut les contrées à l'Est et à l'Ouest ; il s'enfonça dans les déserts, au sein des lointaines solitudes. Il se nourrissait des plantes et des racines de la terre et du feuillage des arbres et vivait au milieu des animaux féroces, qui ne lui faisaient aucun mal.

Un an après qu'il eut atteint le terme de l'adolescence, il se rendit à Bougie pour s'instruire dans la science. Il étudia sous les savants, professeurs de cette ville, tels que le cheikh Sidi *Abd er Rahman el'*

Our'lisi et *Sidi Ahmed ben Idris*. C'est là qu'il orna sa mémoire de plusieurs chapitres de l'ouvrage intitulé *El Medouana el Beradaia*. Quand il en fut au chapitre *Bab es S'yd* (chapitre de la chasse), il partit pour Fez. C'était en l'année 776 de l'hégire (1374), et il avait alors 25 ans. A Fez, il termina l'étude de cet ouvrage et ouvrit, pour les *thaleb*, un cours dans lequel il enseigna le Coran, la jurisprudence et la langue arabe ; et ses disciples se disaient entre eux qu'ils n'avaient jamais entendu une diction comparable à la sienne. Il quitta Fez pour accomplir son pèlerinage à la Mecque et à Médine : ensuite il visita Jérusalem et put ainsi se prosterner dans les trois mosquées les plus vénérées de l'islamisme, où la prière obtient le comble de l'efficacité.

A son retour du pèlerinage, il alla se fixer définitivement à Oran et, par son exemple et ses leçons, il tourna vers Dieu les cœurs de la multitude. Les savants accouraient en foule l'écouter ; il expliquait et élucidait les questions les plus épineuses ; il semblait lire au fond de la pensée des hommes ; souvent ses réponses aux propositions qu'on lui soumettait étaient complexes et chaque assistant y trouvait la solution de ce qui l'embarrassait, avant même qu'il eût interrogé.

Les Arabes avaient pour *El Hoouâri* autant de crainte que de respect. Dieu, disaient-ils, exauçait toujours ses prières et, par suite, son ressentiment était redouté à l'égal du courroux céleste. On trouve dans les *écrits* du temps une foule de *récits* merveilleux concernant ce personnage qui prouvent qu'au nombre de ses vertus, ne figuraient point la patience et l'oubli des injures.

Un jour, il avait envoyé un de ses serviteurs vers un chef des Beni A'mer, nommé Osmân, pour l'engager à rendre une somme d'argent injustement ravie à l'un de ses compagnons. Le chef des Beni A'mer accabla le messenger de paroles outrageantes et le fit mettre en prison. A la nouvelle de ce traitement, *El Hoouâri* fut pris d'une colère si vive que son visage en devint tout noir. Il se retira seul à l'écart et on l'entendit murmurer à plusieurs reprises le mot arabe *neferthelch*, qui se dit d'une chose qui se fracasse en tombant. Or, il arriva que ce jour là Osmân était monté à cheval pour prendre part aux réjouissances d'une noce. Tout-à-coup, les spectateurs aperçurent un personnage vêtu de blanc qui saisit Osmân par les pieds et le précipita violemment contre terre. On accourut à lui et on le trouva *nerfethelch*, comme avait dit le *ouali*. Le coup avait été si violent que sa tête s'était enfoncée dans sa poitrine. La mère de ce chef, en

proie à la plus vive douleur, fit à l'instant rendre la liberté au messager d'*El Hooudri*, afin d'apaiser son courroux.

L'auteur du *Djoumani* cite encore une histoire aussi étrange dans laquelle une levrette joue le rôle le plus important. Une femme, dit-il, avait son fils prisonnier en Andalousie; elle alla trouver *El Hooudri* pour se plaindre de son malheur. Le saint homme lui dit d'apporter un plat de bouillon et de viande et de le lui apporter. La femme obéit et revint bientôt avec l'objet demandé. *El Hooudri* avait une levrette qui nourrissait alors ses petits, il lui fit manger le plat apporté, puis, lui adressant la parole : « Va maintenant, dit-il, en » Andalousie et ramène le fils de cette femme. » La levrette partit à l'instant et Dieu permit qu'elle trouvât le moyen de passer la mer. Arrivée sur la côte andalouse, elle rencontra le prisonnier qui, ce jour-là, était allé au marché acheter de la viande pour une chrétienne dont il était l'esclave. La levrette, d'un bond, lui arrache cette viande des mains, prend sa course et se sauve dans la direction du rivage. Le jeune Arabe se mit à sa poursuite. La levrette franchit un canal, l'Arabe le franchit après elle; tous deux arrivent sur le bord de la mer, tous deux la traversent encore, par la toute puissance de Dieu, et rentrent à Oran sains et saufs (1).

La crédulité des Arabes accepte pleinement tous ces contes qui nous font sourire. Tout cela est possible, disent-ils, à tous ceux que Dieu a gratifiés du don des *Kerâmat* (miracle qui n'exige rien en dehors des forces de la nature). Ils sont aussi persuadés que c'est à la malédiction d'*El Hooudri* qu'est due la longue possession d'Oran par les Espagnols.

L'auteur de l'*Hizeb el A'arifin* dit, en propres termes, que le cheikh *El Haoudri* vendit Oran aux infidèles, en appelant la vengeance de Dieu contre les habitants de cette ville qui lui avaient tué son fils. Un ouali nommé *Sidi A'li el As'r'ar* dont le tombeau est en face de celui qui renferme le corps de *Sidi ed Daoudi ben Nas'r*, fut le témoin de la malédiction de ce père irrité. Il demanda à Dieu qu'Oran devînt pendant trois cents ans la proie des chrétiens. Il est vrai que la durée des deux occupations d'Oran par les Espagnols ne comporte point un tel nombre d'années. A cela, les Musulmans répondent que les années en moins ont pu être rachetées par la piété et les bonnes œuvres.

(1) On applique à Alger une légende toute semblable à Sidi Mansour dont la Koubba se trouvait autrefois entre les deux anciennes portes de Bab Azzoun. — N. de la R.

El Hooudri mourut en l'année de l'hégire 843 (1439), le samedi, deuxième jour du mois de *rebia' et tsâni* ; il était âgé de 92 ans. Oran possède son tombeau. Ce *ouali* laissa en mourant un fils du nom d'*Abd er Rahmân ben H'améd*, qui fut le père d'une nombreuse descendance, suivant le commentateur de l'*H'alfâouia*. Cette postérité fut de tout temps fort respectée des populations qui auraient craint en l'offensant d'encourir la vengeance de l'irascible *Ouali*.

Observons en passant que la mort d'*El Hooudri* eut lieu 71 ans avant l'arrivée des Espagnols à Oran et qu'ainsi, sa rancunière prière demeura bien longtemps sans être exaucée.

Cet *ouali* si célèbre eut pour successeur de son savoir et de son autorité à Oran son disciple chéri Sidi Ibrahim et Tazi dont j'emprunte aussi la biographie au *Djoumani*.

Ibrahim était de la tribu berbère des Beni Lent qui habitaient Taza. C'est dans cette ville qu'il naquit et passa son enfance. De là, lui vient son surnom d'*El Tazi*. Il marcha dès son jeune âge dans le sentier de la sagesse. Il ne tarda point à accomplir le pèlerinage. Dieu lui fit trouver partout dans son voyage un accueil des plus bienveillants et le mit en rapport avec les *ouali* des contrées qu'il visita. Il put converser avec un grand nombre d'entre eux et acquérir, en écoutant leurs leçons, la possession de la science et pénétrer les secrets des connaissances dites occultes pour le vulgaire.

C'est au retour du *Hédjaz* que, tout entier au souvenir de l'amitié, il composa cette *qasyda* émouvante qui commence ainsi :

« Je vois fuir et disparaître les jours et les années et le temps, si
» lent au gré de mes désirs, ne peut me réunir enfin à l'ami que
» j'aime, à celui que Dieu a si libéralement doté dans tout son être.
» Ah ! la patience est impossible pour qui est séparé de tant de per-
» fections. Quand pourrai-je l'étreindre d'un embrassement qui gué-
» risse mon cœur. Quand donc ce temps avare de faveurs me réuni-
» ra-t-il à lui. »

Après son pèlerinage, Ibrahim se rendit à Tunis et les savants de cette ville lui délivrèrent les diplômes qui témoignaient de son savoir ; il alla ensuite à Tlemsen. Là, il profita encore des leçons d'Ibn *Merzoug* et un nouveau diplôme vint s'ajouter à tous les autres. Enfin, il se transporta à Oran, attiré par le désir de visiter *El Hooudri*. Son dessein était alors de retourner aux deux villes saintes ; mais le *ouali* l'en détourna et le pria de ne plus se séparer de lui. Il

avait reconnu en lui un vaste savoir et il le destinait à le remplacer. Il avait pour lui les plus grands égards et tant qu'il vécut il exhorta son entourage à se former d'après l'exemple d'Ibrahim et à lui prodiguer la vénération et le respect.

A la mort d'El *Houâri*, Ibrahim le remplaça. Il avait encore agrandi sous son dernier maître le cercle de ses connaissances et nul ne put lui disputer le premier rang. A son instruction profonde, il joignait une grande élévation de caractère et une remarquable distinction. Il était éminent jurisconsulte et son esprit était imbu des doctrines du *Soufisme*. Entre toutes ses qualités, on remarquait la libéralité, la résignation et la patience. Il aimait les grands et supportait patiemment leur caractère. Oran brilla par lui d'un vif éclat. Sa population s'accrut rapidement d'un nombre extraordinaire d'étrangers qu'attirait la réputation d'Ibrahim.

Ibn Sa'ad, renchérissant sur tous ces éloges, dit de lui : « Ibrahim fit d'Oran une sorte de marché de la réputation et de la gloire ; il déploya dans cette ville les bannières de l'Islam et de la foi ; il y organisa des solennités religieuses, appela les hommes à l'étude des choses humaines et divines et les fixa dans le pays de la science, loin de laquelle ils erraient avant lui. »

Ibrahim fit construire une *Zaouia* célèbre, tant par la réputation du fondateur que par l'importance de l'édifice, qui renfermait dans son enceinte des chapelles (*mesdjed*), des jardins, des *medersa*, des appartements destinés aux étrangers qui venaient le visiter ; des bains, des réservoirs d'eau, des bibliothèques, des magasins d'armes, etc., etc. Cet établissement n'eut point son pareil dans toute l'étendue du *Mor'reb* du milieu.

Avant *Et Tazi*, l'eau manquait à Oran ; on avait souvent pensé à remédier à cet inconvénient, mais la bonne volonté ou les ressources suffisantes avaient jusque-là fait défaut. Ibrahim fit, à ses frais, exécuter de grands travaux dans les environs de la ville et, grâce à son activité et à ses dépenses, il parvint à faire arriver dans son enceinte l'eau de sources assez éloignées. L'auteur du *Djoumani* réfute l'opinion de ceux qui prétendent que ces sources furent trouvées dans le terrain compris entre les forts et il cite à ce sujet un vers d'une *qasyda* en idiôme vulgaire composée par un certain Sidi *Za'im* dont le tombeau est à *Mazar'an*. (Mazagran) Dans ce vers il est dit :

« Ibrahim et Tazi choisit Oran pour séjour : c'est lui qui réunit à Ras el A'ïoun l'eau des sources depuis Ifry jusqu'à El H'ora? »

On attribua à Ibrahim plusieurs autres constructions de moindre importance toutes fondées de son argent et toutes léguées comme *H'abous* aux divers établissements pieux. Je ne trouve nulle part mention de la fortune personnelle de ce *ouali*. Il est donc probable que les revenus de sa profession, dus soit à la reconnaissance de ses nombreux élèves, soit aux dons offerts par les fidèles étaient fort considérables.

Il sut toutefois en faire un bien noble usage et c'est le cas de dire avec un poète arabe :

« Les traces qu'il a laissées apprennent ce qu'il fut et la pensée » se le figure aussi bien que si l'œil l'avait vu. »

Dévoué tout entier à la chose publique, il dépensa sans compter et sans rien garder pour l'avenir, aussi son fils n'hérita pas de lui, même une « rognure d'ongle », suivant l'énergique expression de l'auteur qui nous instruit de sa vie. Souvent, ses amis lui reprochaient ses prodigalités, sa générosité sans limite qui amenaient la pauvreté dans sa demeure; il se contentait alors de leur réciter ces vers d'*Abou 'l 'Abbas ben el A'rif* :

« On me reproche d'être généreux, mais la libéralité est dans mon » caractère et je ne puis prétendre changer ce que la nature a » formé. D'ailleurs, je ne vois rien de comparable à la générosité. Ré- » cente, elle charme; ancienne, elle fait encore la joie des souvenirs. » Celui qui n'a pas vécu de sa vie n'a rien connu de beau dans ses » jours. Laissez-moi donc être libéral à mon aise, l'avarice est un » opprobre. Quel mal me fait d'être appelé prodigue; l'homme libé- » ral a tout le monde pour famille, celui dont la main se ferme tou- » jours n'a ni parents, ni amis. Pourquoi redouter la pauvreté, pour- » quoi établir un rempart autour de ses richesses. Soyons généreux; » la générosité n'est-elle pas un attribut de Dieu. »

Et Tazi mourut à Oran, le 9 dimanche, 3 de cha'bân, en l'année 866 (1464). Les Arabes prétendent qu'il est enterré à *El Gala'a*.

GORGUOS.

(A suivre.)
